

Patrick OTTAVIANI

LA PEAU DE VOTRE
PREMIER AMOUR

nouvelles



Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-164-3
EAN: 9782355541643

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2011

Copyrights:

© 2011 Le chasseur abstrait éditeur

Patrick Ottaviani

**LA PEAU DE VOTRE
PREMIER AMOUR**

nouvelles

L'*imagni*
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Préface

La peau de votre premier amour illustre la sensibilité à l'aimant puissant situé au cœur des humains. J'allais écrire l'aimant des amants éprouvés car les douze nouvelles du livre de Patrick Ottaviani mettent en scène les mécanismes d'aventures amoureuses qui ne vont pas durer.

Resté adolescent de cœur à l'âge de la maturité, il n'est pas suffisant de dire combien Patrick Ottaviani est un bon analyste des ruptures de couple et un témoin attentif de leurs éventuelles cascadelles de vertu. Spectateur de ces naufrages annoncés, il participe également et avec une compréhension navrée aux émois pleins d'espérances et à l'accident qui chahute les destinées.

Cet homme de plume garde donc l'œil lucide sur les aventures de ses contemporains en nous racontant leurs rivalités et leurs jalousies, des disparitions et bien d'autres accidents de parcours, mais il arbitre ces choses de la vie avec l'élégance du cœur. Ainsi son livre devient à la fois glace sans tain et bonheur de lecture.

Claude Chanaud
Janvier 2011

Kitsch du mort

*Nul d'entre nous n'est un surhomme et
ne peut échapper entièrement au kitsch.*

Milan Kundera

Emma et le narrateur

Palerme, rue de la Tostinado, il est midi ou presque...

Pêle-mêle, du côté des choses, flottent venelles étroites et maisonnettes, aioli et lampions de soleil. Pêle-mêle, du côté des êtres, Cecco, Ferdinando, Filippo, Fiorenzo, Fulgenzio, Guglielmo, Leonardo, Paolo, Tognino, les garçons en « o », surveillent un peu plus bas les filles de la rue en « a », les Brigida, Costanza, Giacinta, Rosina, Vittoria, et la petite Sabina.

Palerme.

Emma, veuve de Gino, descend les larges escaliers de la Tostinado; veuve récente, du type Donna Mimma, bègue (rare), ronde (le ventre, parlote de corps, a irrémédiablement gonflé à la suite de son deuil), châle noir, petites mains grassouillettes de moineau (dissimulées sous le châle), elle coule en silence, vers le petit bois de cyprès de Santa Teresa, là où se trouve le cimetière, en bordure de mer étale.

Elle y pénètre. Portillon de fer rongé par les siècles. Faufilades à travers les croix de pierre. Un tombe encore fraîche. Elle s'agenouille, se signe.

« EEEEEééééé... ma... GIGI... No !... »

Cœur de bègue poignardé, elle appelle le mort.

« EEEEEééééé... ma... GIGI... No !... »

Voceros.

Sous deux mètres de limon argileux (terre courante du cimetière de Santa Teresa), à l'intérieur d'une caisse de mélèze, repose Gino. Deux balles ont suffi pour ça l'autre matin, deux trous dans les yeux. Sous deux mètres de terre, son visage spectral de cadavre frais est recouvert d'un canotier.

«Gigigigigigigi... nono... jet'...'... mmmmm...»

Voceros.

La voix d'Emma tremble à travers le cimetière. Un peu plus loin, le gardien, un gardien de cimetière sec, veuf, irréel, maillot de corps blanc, éclat jardinant au pied des cyprès, se retourne.

L'aimes-tu vraiment ?

Au-dessus de Palerme, il est presque midi, une vrille de mille et un poignard de soleil commence de grimper l'enfer du zénith ; le gardien s'approche d'Emma...

Emma (monologue interne, elle ne bégaie pas)

Pauvre Gino ! Pauvre homme après tout. Mais c'est la loi ma Gino. Je suis contente de n'être pas entrée dans la chambre de l'hôtel pour regarder ta figure explosée. Et pourquoi t'ont-ils ramené à l'Arlequino, l'hôtel du Carpi ? Hein Gino, dis-moi ? Que s'est-il passé ce matin-là ? Mamma mia ! Je te l'avais dit de ne pas sortir. On t'aurait reconnu de toutes les façons Gino ! Avec ta chemise écossaise en lin et tes larges bretelles bordées de brins de muguet... Et cet espèce d'affreux canotier sur le coin de l'œil.

Avec l'air de l'habitude, tu as traversé en sifflant la jolie Piazza Marina. Ils t'attendaient. En mobylette bleue. C'était jour de foire. Ils t'ont fait feu dans les deux yeux, à bout portant. Tu n'avais paraît-il plus de figure, c'est ce qu'on a dit. On a reconnu le Fiorenzo du Carpi. Et son poisson parasite : le malingre Cecco.

Mais qu'est-ce que tu lui avais donc fait au Carpi ?

Le narrateur

L'émotion d'Emma, à son comble, engendre son symptôme : une juste crise de larmes. La juste crise pourfend le corps agenouillé d'Emma face à la tombe fraîche, spasmes pleurnichés.

Son ombre boulotte de veuve récente est violemment secouée.

En silence (il gratte à quelques pas la terre brûlée) le gardien s'approche.

Un bras dépose binette, l'autre sort du maillot de corps... Un cri strident dans les cyprès, un autre...

Amitié.

Le gardien tapote fraternellement l'épaule d'Emma, le châle glisse un peu. Sans bégayer elle dit : « C'était Gino Lomardi... »

À nouveau le bras sort du maillot de corps, signe le gardien. Quelque part dans les angles du soleil, on entend le crissement des cigales.

Minutes de temps.

Reniflements.

C'est fini.

Emma s'essuie les yeux, se mouche un grand coup dans son châle ; le maillot de corps s'en retourne jardiner la terre brûlée.

Emma (fin du monologue interne)

Pauvre Gino ! Malgré tout tu as perdu la vie ma Gino. Ça valait peut-être mieux pour lui. Toutes ces histoires avec les putains... Pauvre Gino !

Le narrateur

Un parfait soleil d'or flambait ce jour-là sur la jolie Piazza marina, ornée d'une fontaine d'argent et de baraques foraines ; l'on entendait poindre les odeurs du port et de l'aïoli ; l'on entendait mugir le cri ambulancier des marchands et des mouettes de mer ; il y avait mille rumeurs, mille éblouissements, mille effervescences, c'était jour de foire.

Devant le bâtiment du tribunal (une bâtisse ocre et légendaire), étaient regroupés les objets de cuisine : frigidaires, machines à laver d'occasion, gazinières neuves, casseroles au choix (alu, inox, etc.), poêlons, assiettes, ustensiles divers. C'était l'endroit où se pressaient les ménagères ; dont Emma.

Un peu plus loin, il y avait les éleveurs descendus des montagnes oblongues, négociant ci, négociant là, surveillant du coin de l'œil l'empire de leurs tonnes de bétail, étiqueté à l'oreille gauche

ou à la queue, empire de bétail parqué en des enclos de fortune.

Vers le milieu de la foule et de la matinée, deux mobylettes bleues s'approchèrent de Gino en pétaradant. Gino, à l'instinct, se retourna. Deux coups de feu roulèrent alors de la première des mobylettes; deux. Gino, la tête explosée, roula sur le côté dans sa propre mare de sang dru, tandis qu'un murmure d'horreur embrasait l'ensemble de la foule.

Cecco

Fiorenzo a déroulé une ancienne serviette éponge de sa mère, pleine de cambouis, à l'intérieur de laquelle luisait l'ancien Lüger de son père (volé à la gestapo vers 44-45).

Il a armé l'engin de mort, puis il a dit : « On y va ! »

Alors j'ai mis en route.

Mais au dernier moment, Fiorenzo s'est retourné vers le bâtiment du tribunal (une bâtisse jaunâtre). Il est resté coi quelques secondes, figé même sur la selle biplace de sa mobylette. Alors, comme pour échapper à un rêve, il s'est frotté les yeux et a dit : « Avanti Cecco ! Avanti ! »

Et je l'ai suivi.

Fiorenzo

Voilà le Gino, Cecco ! Voilà le Gino ! Regarde comme il se pavane. Il fait la roue. Impossible de le rater. On ne voit que lui au milieu de la Piazza Marina. C'est pourtant jour de foire ! On ne voit que ses bretelles noires et cet espèce d'étrange canotier sur le coin de l'œil. On dirait presque mon frère le Gino ! L'ombre de mon frère. Cette vipère de Paolo !

J'ai dit à Cecco : « On y va ! » Et aussitôt j'ai entendu pétarader les gaz de Cecco. D'une serviette éponge, j'ai sorti l'ancien Lüger de papa, celui qui a tué de l'Américain et de l'Allemand. J'ai armé. Mais au moment de lancer pleine foule ma mobylette, un étrange phénomène s'est produit : j'ai vu une lumière spectrale agripper l'horloge du tribunal où l'heure était fixée par de grosses aiguilles rouillées. J'ai senti un vertige m'envahir, une impression de malaise au ventre et aux genoux, puis de faute aveugle, d'irréalité, de froid, de peur ; et là-bas, dans la pénom-

bre grégaire des hommes et des femmes, l'image, la représentation de l'ombre de Paolo mon frère, s'est mise à danser à travers l'air enflammé. Frère ! Je me suis frotté les yeux pour enlever la funeste vision d'incompréhensible. J'ai dit : «Avanti Cecco ! Avanti ! J'ai serré les dents et nous avons roulé...

...plutôt godillé à travers les corps des gens habillés en élève ou ménagère, à travers les animaux parqués ça et là... à travers les étrangers de notre ville, à travers les corps d'enfants.

À moins de trois mètres, le Gino s'est retourné. Quel instinct ! Il m'a fixé droit dans les yeux, reconnu. Frère j'ai pensé ! Qu'il est dur de tuer. Mais il faut payer Gino... Tu as volé un sexe.

Il semblait ébloui le Gino. Il avait tout à coup la minceur perfide du fer-blanc. Et puis il a eu l'air libéré d'un poids énorme (l'endroit de sa faute), et j'ai fait feu dans les deux yeux (dans les deux yeux avait dit monsieur Carpi, tu l'abats dans les yeux).

Et il est tombé proprement dans la mort, sur le côté. Sans un cri, il a roulé. La foule a entonné un cri d'horreur ; nous en avons profité pour filer...

Gino

J'ai entendu pétarader juste derrière moi ; par réflexe mon corps s'est retourné et j'ai vu l'homme, un grand maigre, tête nue sous le soleil (« je le connais celui-là j'ai pensé, c'est le Fiorenzo du Carpi »), penché en avant sur une mobylette bleue, en pantalon de flanelle grise et chemise blanche, manches mollement enroulées à hauteur des coudes, il tenait d'une main le guidon de son engin et de l'autre un pistolet allemand de la guerre (un Lüger, je crois). Ce parasite de Cecco sur une deuxième plus petite mobylette le suivait comme son ombre (armé lui aussi, il me semble !). Il y avait un fanion rouge et jaune de fixé au garde-boue arrière de la mobylette de Fiorenzo (par une hampe fine et souple en rayon, de bicyclette).

En une seule seconde, il y eut dans le champ de mon regard les images dont je viens de parler, en une seule seconde je sus que tout était fini, le monde et le reste, car le Fiorenzo était le meilleur tueur de Monsieur Carpi. En une seule seconde ils

furent à ma hauteur, et il y eut en moi comme l'immense percussion d'un soleil invisible...

Le Carpi (accoudé à sa fenêtre, au deuxième étage de l'une des jolies maisons dominant la Piazza Marina)

Le voilà ! Il traverse la place. Il fait tout pour qu'on le remarque cet imbécile de Gino ! Bretelles noires, canotier, et... Ah ! Les mobylettes.

«Tuez-le ! Tuez-le, l'enfant de putain ! Tuez-le»

Bing ! Bang !

La petite Sabina (accoudée à l'une des fenêtres de l'hôtel Arlequino, premier étage, à cent mètres à peine de la jolie maison où se tient le Carpi).

Voilà mon Gino qui traverse la jolie Piazza Marina. Il a l'air de l'habitude, mais il devrait faire attention mon Gino ! Le Carpi l'a surpris avec moi l'autre jour et avec le Carpi on est toujours fiancés.

Mais Gino ! Tu viens de me quitter. Ah ! Quelle nuit nous avons passé mon amour. Nous nous sommes regardés... des heures et des heures... Nous avons fait l'amour, nous nous sommes endormis. Et puis je me suis réveillée en nage. J'avais peur. À travers la fenêtre ouverte, j'ai vu la lune, si fragile et scintillante, puis il y a eut un léger brouillard et elle a disparu. Alors j'ai pressé mon visage contre le tien et tu m'as chuchoté tous ces mots rassurants dans notre sommeil. Tu as souri ; de tes yeux couleur d'or tu as dit : « Peur ! Mais je t'aime. » Et nous nous sommes rendormis.

Gino ! Tu viens de me quitter. Il est presque onze heures. Ah, Gino ! Gino ! Mon amour.

Eh ! Mais que font ces deux mobylettes dans la foule ! Elles foncent droit sur lui ! Attention Gino ! Gino !...

Deux coups de feu.

Gino !.....

Ah ! Ah ! AAAAAAAAAAaaaaaaaaaaaa.....

Le narrateur (Épilogue sur le Kitsch)

Gino Lomardi, la cinquantaine exagérée, a eu inopinément le démon de midi. Banalement il a levé la petite Sabina, une des filles du bas quartier de la Tostinado, une des Brigida, Costanza, Giacinta, Rosina, Vittoria en «a», que surveillent les garçons en «o», les Cecco, Ferdinando, Filippo, Fiorenzo, Fulgenzio, Guglielmo, Leonardo, Paolo, Tognino.

Mais Sabina était aussi la fiancée du Carpi, le patron de l'hôtel Arlequino. Et le Carpi, il est très jaloux.

Emma s'en retourne du cimetière. En silence, elle remonte les larges escaliers de la Tostinado. Flottent, pêle-mêle du côté des choses, venelles étroites et maisonnettes, aïoli et lampions de soleil, il est midi passé, Palerme.

[...]

Table des matières

Préface de Claude Chanaud	5
Kitsch du mort	7
La deux cent soixante quatorzième psychanalyse	19
La petite fille jaguar	35
Les grains de sable	47
Le périmètre d'Archimède	57
Dans vingt-neuf jours l'an 2000	65
Au camping de Croquignoles-les-Bains	77
Mademoiselle Lydia	87
Les ours blancs	101
Le zèbre de Belleville	111
Les hannetons farceurs	121
La peau de votre premier amour	133

du même auteur :

— **Quelques mots pour Albambra** (*roman*) – *Éditions Acoria* - 2001

— **Post Woodstock** (*roman*) – *Éditions Acoria* - 2003

— **Nicolas et l'étrange créature** (*roman jeunesse*) – *Éditions Acoria* - 2006

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

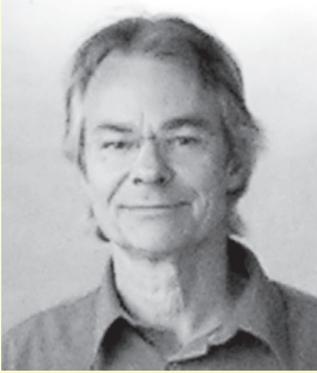
info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer avril 2011

ISBN : 978-2-35554-164-3
EAN : 9782355541643

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2011



Né à Angers, Patrick Ottaviani a passé son enfance entre la Touraine et le Sénégal. Il a été chroniqueur au sein de différentes revues et magazines : *Hauteurs*, *Fruits défendus*, *Encres Vagabondes*, *Nouvelle Donne*. Il a écrit pour le théâtre *Le roi Gymbard*, monté au Prisme à Saint-Quentin en Yvelines. Il a publié trois romans : *Quelques mots pour Albambra*, *Post Woodstock*, et *Nicolas et l'étrange créature*.

Il est, depuis 2007, président d'*Apaches et Associés*, une association parisienne qui se consacre à des activités littéraires contemporaines. Guitariste, il s'intéresse à la musique folk, blues, jazz et soul musique. Il vit à Elan-court dans les Yvelines.

Versailles, un ciel chargé de frimas. Je descends l'escalier de l'immeuble, un marteau à la main. J'ouvre la porte qui donne sur l'avenue de Paris. Je décloue ma plaque de cuivre. Je l'avais installée en 1935, par un petit matin de janvier frisquet, un ciel bleu splendide, tout pareil. Ces trois dernières années, j'ai évidé mon divan. De quinze allongés, je suis passé à neuf, à sept... quatre, trois... il y a un quart d'heure à peine, le dernier s'en est allé. Je lui ai souhaité une bonne journée. J'ai les oreilles libres, enfin. Il n'y a plus d'Alain Queulvée psychanalyste. [...] – Extrait de *La deux cent soixante quatorzième psychanalyse*.

La peau de votre premier amour illustre la sensibilité à l'aimant puissant situé au cœur des humains. J'allais écrire l'aimant des amants éprouvés car les douze nouvelles du livre de Patrick Ottaviani mettent en scène les mécanismes d'aventures amoureuses qui ne vont pas durer. [...] Cet homme de plume garde donc l'œil lucide sur les aventures de ses contemporains en nous racontant leurs rivalités et leurs jalousies, des disparitions et bien d'autres accidents de parcours, mais il arbitre ces choses de la vie avec l'élégance du cœur. Ainsi son livre devient à la fois glace sans tain et bonheur de lecture. – Extrait de la préface de **Claude Chanaud**.

12 nouvelles, originales et inattendues. Un régal de lecture.

Prix : 18 €



www.lechasseurabstrait.com